

Une page de poésie

Différents lorguais ont, au cours des temps, taquiné la muse avec des fortunes diverses. Certains furent remarqués par l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse.

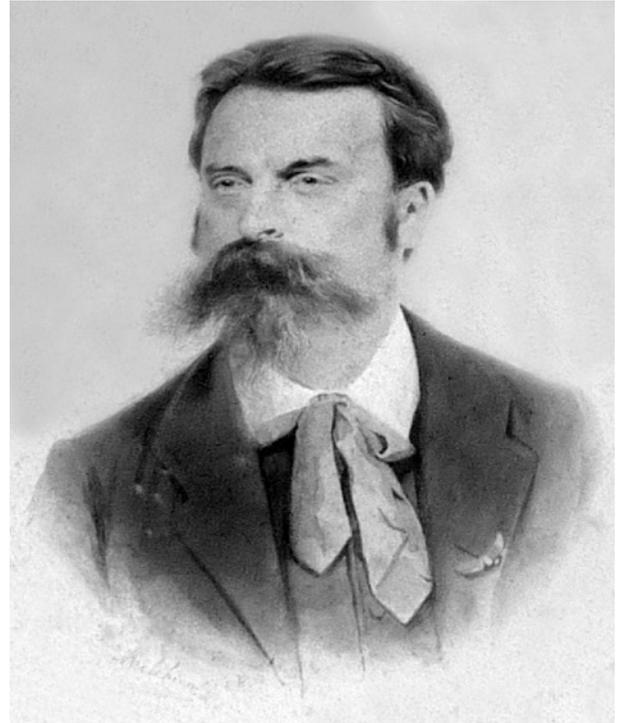
Cette antique institution fondée en 1323, doit son nom aux fêtes qui étaient célébrées à Rome en l'honneur de la déesse Flore. Chaque 3 mai, elle remet ses Fleurs d'or ou d'argent aux lauréats des différents concours qu'elle organise, en français comme en occitan.

Un Lorguais, Eugène de Combaud, fut distingué à trois reprises par cette académie. La première fois ce fut au concours de 1859, où il remporta le prix de poésie avec une œuvre intitulée : « *Nanon, ou la Cueillette des Olives* ».

Eugène Louis François de Chieusse de Combaud-Roquebrune est né à Lorgues le 27 septembre 1826. Il est issu d'une famille qui est lorguaise depuis le XVI^e siècle et qui a fortement contribué à l'histoire de la cité en fournissant des magistrats, consuls, conseillers, gouverneurs, militaires, religieux... Ses descendants sont toujours, de nos jours, propriétaires de la maison familiale, située à côté du Café de France, au coin de la rue de l'Église et de la place Clémenceau (ancienne place des Ormes). Ils possédaient aussi le domaine de la Martinette qu'ils vendirent en 1920. Eugène de Combaud fit son droit à la faculté d'Aix-en-Provence, pour devenir avocat et se maria en 1860 avec Angèle Fauchier Magnan, de Toulon, avec qui il eut trois enfants.

Il mourut jeune, de maladie, le 6 novembre 1869, âgé de 43 ans, à Lorgues où il est inhumé dans le cimetière municipal, au côté de son père : André Chieusse de Combaud.

En 1862 il avait fondé la Conférence locale de Saint-Vincent-de-Paul, mouvement à vocation caritative, qu'il présida jusqu'en 1866, il en fut un important donataire.



Eugène de Combaud. 1826-1869

" *Nanon, ou la Cueillette des Olives* " est une idylle, c'est à dire un poème chantant l'amour dans un décor pastoral. Même si le style paraît aujourd'hui un peu désuet, son écriture était assez "moderne " pour l'époque. Nous ne connaissons à cet auteur qu'une publication, un poème où il chante Lérins, paru en 1859 chez l'éditeur dracénois Gimbert.

Nanon, composition aux saveurs rustiques, présente, au-delà de son aspect poétique, un vrai intérêt documentaire.

En premier lieu, elle illustre bien l'importance qu'avait alors la culture de l'olivier et l'industrie de l'huile dans notre ville. Lorgues était alors une importante commune oléicole, l'olivier couvrait près de 50% de son territoire et l'on comptait près de 200 000 arbres, ainsi qu'une vingtaine de moulins répartis dans la ville et ses alentours. De terribles gels contribueront à son déclin, l'hiver 1956 lui portera le coup fatal. L'auteur évoque aussi certains concurrents qui commençaient à se développer, à savoir les huiles de graines et l'arrivée du gaz d'éclairage. Par ses notes explicatives, comme le fait d'ailleurs Marius Trussy dans Margarido, il nous apporte un témoignage très intéressant sur la vie des lorguais au milieu du XIX^e siècle.

Voici donc la jeune Nanon et les espiègles cueilleuses qui séduisirent Eugène de Combaud.

NANON
ou
LA CUEILLETTE DES OLIVES,

IDYLLE

Qui a remporté le Prix ;

Par M. Eugène de Combaud, de Lorgues (Var).

Si nous voulons de l'huile fine (1),
Que chacun s'éveille et chemine !
L'hiver lui-même a ses moissons ;
Déjà l'olive est rose et ronde,
Et sur la colline féconde
Accourent grives et pinsons (2). »

Salut à sainte Catherine !
Chaque arbre chante et s'illumine ;
On dirait le printemps encor,
A travers les grises feuillées,
Oh ! que de mines éveillées,
De noirs chignons, de tresses d'or !

C'est Rosine la chansonnière,
Jeanne la blonde, Hélène, Claire,
Émilie, au rire argenté ;
Puis, tout en haut, fière et coquette,
Sous sa veste brune (3), Nanette
Aux grands yeux gris, au nez mutin ;

Toutes, rieuses et charmantes,
Amoureuses et médisantes
(Les plus vieilles n'ont pas seize ans) ;
Toutes, le pied sûr, la main leste,
Et, du haut de leur trône agreste,
Narguant les chasseurs courtisans (4).

Tombe, tombe, petite olive,
Avant que le grand froid n'arrive ;
Tombe avant que le ver impur (5)
Ne te jette pâle et gercée,
Dans quelque broussaille glacée,
Entre les pierres du vieux mur.

Tombe, quand ton heure est venue,
Sous les râteaux à dent crochue (6),
Sous les gaules de coudrier ;
Tombe perle de la Provence,
Fruit béni, douce récompense ;
Jusqu'aux bords comble le grenier (7) !...

Qu'un autre chante, en vers sublimes,
Le sapin, fils des noirs abîmes,
Les frais tilleuls, le chêne altier,
Les grands bois aux sentiers humides,
Les parcs aux pelouses splendides,
Le doux myrte et le fier laurier ;

Moi, j'aime vos pâles verdurees,
Olivettes (8), douces parures
De nos pauvres coteaux pierreux ;
J'aime vos feuillages austères,
Vos troncs moussus, vos ombres claires
Qu'agite le mistral joyeux ;

- (1) Ceux qui veulent faire de l'huile fine doivent cueillir leurs olives au plus tard, vers Sainte-Catherine, alors qu'elles commencent à peine de s'arrondir et se colorer ; elles rendent de l'huile en moins grande quantité mais plus fruitée et d'une valeur commerciale bien supérieure.
- (2) Vers la fin de novembre, les pinsons et les grives fondent, par bandes innombrables, sur les olivettes.
- (3) Les filles qui cueillent les olives (ce travail est exclusivement confié aux femmes en Provence), doivent être jeunes et agiles, pour pouvoir sans danger, grimper jusqu'aux plus hautes branches d'arbres souvent très élevés. Elles revêtent, en général, par-dessus leur casaque d'indienne, une vieille veste d'homme pour se garantir du froid.
- (4) Ceci doit s'entendre des chasseurs ou braconniers, très-nombreux en Provence, et qui s'arrêtent volontiers sous les oliviers pour conter fleurette aux cueilleuses.
- (5) Ver rongeur de l'olive. Il y a le ver de l'olive et le ver de l'olivier.
- (6) On se sert aujourd'hui pour la cueillette, de tout petits râteaux de fer, à dents crochues.
- (7) Les olives, avant d'être triturées, sont déposées dans un *grenier* encadré de planches, en attendant qu'arrive, à des moulins (toujours encombrés aux années de récolte), le tour du propriétaire.
- (8) *Olivettes* s'entend également et de la terre complantée d'oliviers, et de la collection des oliviers.

J'aime vos neiges odorantes,
Comme des promesses charmantes,
Se mêlant à l'or du blé mûr (9),
Et puis vos olives pourprées,
A travers vos feuilles cendrées,
Reluisant sur le ciel d'azur ;

Moi, j'aime, aux dernières olives,
Quand, d'un arbre à l'autre, les grives
Se répondent par un beau jour,
Quand la téméraire anémone
Dans les premiers gazons rayonne,
Que mars s'éveille plein d'amour (10)

Le doigt dans quelque livre rose,
Et la paupière à demi close,
J'aime à voir, sous leur gai fardeau
D'oiseaux, d'olives de fillettes,
Sans se rompre, les olivettes
S'incliner sur le blé nouveau ;

A suivre, ô Nanon ! sur l'échelle
Ton pied qui jamais ne chancelle ;
A me bercer au gai refrain
De ces bons vieux airs de Provence,
Tout pleins de naïve cadence,
Tout parfumés de romarin !...

Que Musset célèbre à sa guise
Le teint fardé de quelque Lise,
Les marquises aux pieds mignons ;
Moi j'aime de nos bons villages
Le gai patois, les francs visages,
Les cœurs purs, les vieilles chansons ;

J'aime, ô Nanette ! quoi qu'on dise,
Sur cette jambe si bien prise,
Ton bas bleu toujours bien tendu,
Tes bras ronds campés sur les hanches,
Ta fraîche joue et tes dents blanches
Mordant quelque fruit défendu ;

J'aime, assis sous vos ombres chères,
O mes oliviers centenaires !
A rêver de ces bons aïeux
Qui, jadis, de leur main bénie,
A ces rochers donnant la vie,
Vous semèrent pour leurs neveux (11).

Vers toi surtout d'amour immense
Mon pauvre cœur ému s'élance,
O mon père ! ô saint travailleur !
O toi, qui, du foyer rustique
Toujours gardant le culte antique,
Aux champs avais mis tout ton cœur ;

Qui, nous faisant, loin de la ville,
L'avenir heureux et facile,
Doux maître des bois et des fleurs
Nous appris la beauté sacrée ;
Vers toi, dont la voix vénérée
Aux champs ramenait les pasteurs.

« Si nous voulons de l'huile fine
Que chacun s'éveille et chemine !
L'hiver lui-même a ses moissons ;
Déjà l'olive est rose et ronde,
Et sur la colline féconde
Accourent grives et pinsons. »

Au château comme à la chaumière,
Chacun l'attend, chacun l'espère
Ce doux fruit de tant de labeurs ;
N'est-ce pas la rançon de Pierre,
La dot de Nanette et de Claire
Que portent ces petites fleurs (12) !

A vous, mes blondes demoiselles,
Elles promettent des dentelles,
Des bracelets et des colliers ;
A vous aussi, brunes fillettes,
La croix d'or, les jupes coquettes :
- Ouvrez vos rouges tabliers.

- (9) L'olivier fleurit en juin quand bien des blés sont déjà mûrs.
- (10) La cueillette des olives se prolonge quelquefois, dans les années d'abondance et par la négligence des propriétaires, jusqu'en mars et avril.
- (11) Les oliviers sont, le plus souvent, semés d'abord en pépinière, puis, de là, transplantés et greffés.
- (12) L'olivier est, en Provence, la principale ressource du cultivateur, grand ou petit ; et c'est surtout avec le produit de l'huile ou des olives qu'on habille et dote les filles et qu'on *remplace* les garçons.

A ceux qui n'ont, dans leur misère,
Ni champ paternel, ni chaumière,
A tous ceux que le froid amer,
En caravanes désolées,
Chasse vers nos tièdes vallées,
Du pain, du pain pour tout l'hiver (13) !

En vain une cabale impie
Voudrait de l'olive bénie
Entraver l'antique destin ;
En vain l'œillet et le sésame
Prodiguent leur mélange infâme (14)
Dans quelque maussade festin ;

En vain dans les villes modernes,
A travers de riches lanternes
Scintille le gaz orgueilleux ;
Oh ! laissons à ces folles guerres
S'user les détracteurs vulgaires ;
En dépit de tant d'envieux,

Partout, dans la poêle fumante,
Sur quelque friture écumante,
Aux éclats d'un sarment joyeux,
Partout, pour quelque gai convive,
Roule à flots d'or l'huile d'olive,
L'huile vierge de nos aïeux (15).

Au château comme à la chaumière,
Quand tout va dormir, sa lumière
Garde, comme un regard de Dieu,
La blonde vierge en sa prière,
Les morts chéris dans leur suaire,
Les blancs vieillards au coin du feu ;

Compagne discrète, elle éclaire
Du vieux savant la veille austère,
Les chastes rêves des époux ;
Et sous sa lampe solitaire,
La Madone du sanctuaire
Semble ouvrir ses doux bras vers nous.

O conquérants, preneurs de villes !
Sur vos fronts que des mains serviles
Tressent l'homicide laurier ;
A vous, monarques pacifiques,
Le libre amour des cœurs rustiques,
Le rameau fécond d'olivier ! ...

Mais déjà, quand je rêve encore,
Résonne au loin le fouet sonore,
Le fouet du vaillant charretier :
Hu, *Bellote* ! ... alerte, *la Grise* !...
Déjà l'aube du soir tamise
Ses gouttes d'or sur le sentier.

Dans les sillons laisse, Nanette,
Laisse retomber ta baguette ;
Vite, des feuillages amers,
Vite, avant que la nuit arrive,
A genoux séparons l'olive (16),
Remplissons les sacs grands ouverts ;

Pendant que, d'une main soigneuse,
D'autres sous la haie épineuse,
Dans les ornières du chemin,
Recherchent l'olive perdue ;
Et puis... pour la pauvre inconnue
Qui n'ose vous tendre la main,

Pour la veuve, pour l'orpheline,
Sans que votre oubli se devine,
Qu'il en reste dans le gazon ;
Que Ruth, la glaneuse timide,
Jamais avec son panier vide
Ne rentre en sa pauvre maison.

Et sur le chariot agreste,
Tordus, noués d'une main leste,
Vingt sacs, l'un sur l'autre entassés,
Font gémir les essieux de chêne ;
L'attelage est dur à la peine ;
En route ! – et gare les fossés !

- (13) Vers le commencement de l'hiver descendent, dans la Provence méridionale, de véritables caravanes de Piémontais et de montagnards français, que leurs Alpes arides ne peuvent plus nourrir.
- (14) Chacun sait quelle concurrence ruineuse pour l'olivier, et déloyale, font à l'huile d'olive toutes les huiles de graine – encore bannies pourtant de toute table un peu aisée.
- (15) L'huile vierge est la première huile tirée de l'olive, ou la plus fine et la plus franche. –Viennent ensuite l'huile ordinaire, puis l'huile d'enfer et l'huile de ressence, bonnes seulement pour la lampe et les savonneries.
- (16) Une fois les olives abattues, on sépare, avant de les mettre en sac, les feuilles qui s'y sont mêlées et qui donneraient à l'huile trop d'âcreté.

Avant que la nuit soit trop sombre,
Au moulin rentrez sans encombre
Votre précieux chargement (17) ;
Vous, frileuses, sans peur du garde,
Pour chauffer votre humble mansarde,
En fagots liez le sarment (18).

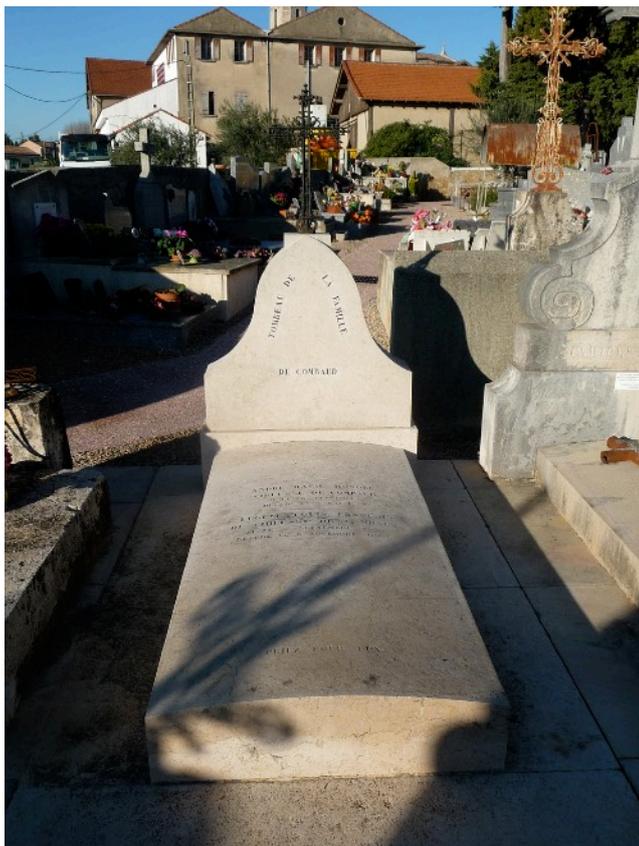
Puis, du haut en bas des collines,
Unissant vos bandes mutines,
Roulez sans fatigue et sans frein,
Sans craindre la nuit déjà noire,
Au chant de quelque belle histoire
Dont se dit en chœur le refrain,

Jusqu'au grand chemin qui ramène
Chacun de sa tâche lointaine,
Bûcheron, chasseur, chevrier,
Bruns laboureurs, gars et fillette,
Auprès de l'aïeule inquiète
Qui garde l'âtre familial.

Heureux ceux qui dans le village
Rentrent, après leur noble ouvrage,
Dociles (19) et reconnaissants !

.....
Tout dort !... Des monts et des vallées,
Doux hameaux, vos humbles fumées
Au ciel montent comme un encens.

- (17) Une fois ensachées, les olives sont portées en charrette dans le grenier du propriétaire ou du moulin, pour y attendre leur tour de mouture.
- (18) Chez le grand propriétaire charitable, chaque ouvrier, une fois sa journée finie, fait son fagot de bois mort ou de sarment, *sans peur du garde*.
- (19) *Dociles* se prend, en Provence, dans le sens de *doux, humbles, modestes*.



Tombe d'André et Eugène Chieusse de Combaud, au cimetière de Lorgues



Maison de la famille Chieusse de Combaud. Lorgues